

L'ILE DE BRUME
OU LES FACETIES DE BIBENDUM

NOUVELLE

Philippe COUGRAND

À Christian Ghio

- 1 -

L'autoradio ressassait dans son énième flash les nouvelles ordinaires de l'été : ici, guerre civile ; là, famine ; et partout progrès des pandémies de tout poil.

Le brouillard s'est levé brusquement, mais si dense qu'en quelques minutes, les phares de la voiture n'ont plus éclairé au-delà de trois mètres. La route n'était plus qu'un tunnel blanc, sans profondeur, sans fin.

Il a d'abord ralenti, puis il s'est arrêté, coupant l'autoradio. Aller plus loin relevait du suicide : on ne distinguait plus entre l'asphalte et l'herbe du bas-côté. Vitre ouverte, il s'est mis à l'écoute du paysage. Rien. Tous les bruits avaient été absorbés par cette vapeur blanchâtre et opaque qui sourdait d'un air malade. Comme la route était peu fréquentée, on n'entendait aucun moteur d'automobile. Même pas le vent, pourtant violent lorsqu'il avait traversé le col. Ni le bruit assourdissant des feuilles, quand il s'était arrêté pour pisser. Rien que ce silence qui semblait à l'origine de tous les silences.

Un Silence d'avant la Création.

Il n'avait pas peur. Il ne connaissait pas ces montagnes, et le phénomène devait être naturel par ici. Ce qui l'ennuyait plutôt, c'était d'arriver en retard à son rendez-vous du soir, mais il n'avait pas le choix : avant que le brouillard ne prenne cette densité, il avait eu tout loisir d'appréhender les précipices qui entaillaient la frange du plateau et que la route suivait d'un peu trop près.

Il descend de voiture. Même le bruit de ses pas, le claquement de la portière sont absorbés, comme si rien ne devait souiller le silence. Si bien qu'au bout d'un instant, se parlant à lui-même, il se surprend à chuchoter. Il s'assied sur l'aile, pensif. Il n'a pas froid, alors qu'un peu plus tôt le vent l'a fait frissonner. C'est le début du mois de juillet, mais en montagne, c'est toujours différent. Il mesure le ridicule d'avoir pris ce raccourci : une route signalée comme dangereuse sur la carte Michelin, pleine de lacets vertigineux, dans une contrée qu'il ne connaît pas. Tellement ridicule ! Et maintenant, le voilà bien avancé... Foutu brouillard !

Il prend la carte : il ne sait même pas où il est. Aucun point de repère visible. Ça peut être là, comme

là. Il a pu prendre cette route, ou celle-là. Ça a un nom : il est complètement perdu. Pour un ancien scout, ça la fout vraiment mal ! Et pourtant, ça ne le fait pas rigoler. Perdu et seul.

Il remet le contact en se penchant par la vitre et klaxonne, klaxonne. Aucun écho. Le timbre est aigret, exactement comme si on avait bourré de la ouate à l'intérieur des trompes. Il regarde sa montre.

Merde ! Manquait plus que ça : arrêtée ! Une saloperie suisse garantie à vie et qui vaut la peau du cul ! Une pile achetée deux semaines plus tôt. Et pour couronner le tout, l'horloge de la voiture est en réparation chez le concessionnaire. Mettons qu'il soit 17 heures. Encore quatre heures de jour.

Quatre heures... Oui, mais ça dure combien de temps, le brouillard, par ici ?

Finalement, la carte à la main, il se décide à marcher quelques pas. A cause de cette espèce d'ombre qu'il a repérée, là-bas. On discerne mal, mais il y a quelque chose. Ou quelqu'un.

Il appelle. Rien. Et l'impression pénible que sa bouche aussi est pleine d'ouate, que ses cris ne portent pas – et ne porteraient pas davantage, s'il se mettait à hurler. Il avance en tendant la main vers cette forme incertaine, peut-être tout comme lui perdue et attendant la fin du brouillard. Si c'était quelqu'un d'ici, il pourrait lui demander où ils sont sur la carte. Mais le quelqu'un a une drôle de tête, quand on s'en approche.

En fait, c'est une vieille borne directionnelle en ciment – don de Michelin –, qui éclate sous son armature rouillée à la croisée de deux routes : celle par laquelle il est arrivé, puis une autre qui se fond dans la brume après quelques mètres. Mais c'est mieux que rien. Il est presque ravi de sa rencontre. Sauf que ça ne lui apprend pas grand-chose. "*Sainte-Terre 0,8 km*".

Et une flèche noire, comme repeinte de frais, sur cette borne au bout du rouleau.

Il déploie sa carte. Ça doit vraiment être un petit patelin, parce que le nom n'est même pas indiqué. Il a beau examiner ce fichu plateau qui s'étend sur deux plis de la carte, Sainte-Terre n'y figure pas. Peu importe, d'ailleurs, que les ingénieurs de chez Michelin se soient trompés dans leurs repérages, parce que, même dans le plus minable des patelins, il y a toujours un téléphone. Depuis des années qu'il roule pour son boulot, il aura au moins appris ça.

Il replie sa carte en hochant la tête. Il va récupérer sa voiture pour attendre là-bas que ça se dégage. Avec un peu de chance, ils auront bien un truc qui ressemble à un hôtel-restaurant. Il annulera son rendez-vous et, s'il le faut, passera la nuit dans ce trou. Comme un touriste ordinaire.

C'est seulement en empochant sa carte qu'il a commencé à avoir peur. Parce qu'il n'aperçoit plus sa voiture. Même pas l'ombre de l'ombre d'une carrosserie.

Il se rappelle. Il a marché. Pas beaucoup. Juste...

Combien de mètres, en fait ?

Puis... De la voiture, il avait vu la borne... Alors, nécessairement, de la borne, on doit voir la voiture.

Il n'a pas l'impression que le brouillard se soit à ce point épaissi. Au contraire, sur la route de Sainte-Terre, la démarcation entre le goudron et l'herbe du bas-côté est bien visible.

Il est venu de là... Ou de là...

Il parcourt quelques mètres, se retourne et s'assure qu'il aperçoit toujours la borne, ou du moins son contour, à chaque pas un peu plus ténu.

Et s'il allait se perdre pour de bon dans ces garrigues brûlées de soleil, à présent sans couleurs ni reliefs ? Il s'arrête soudain, à bout de souffle, sans avoir fait d'effort, luttant contre ce sentiment de panique envahissant, qui le ferait courir vers l'emplacement présumé de sa voiture, s'égarer définitivement, tomber peut-être dans un des gouffres qui festonnent le plateau.

Il entend un grondement sourd. Le premier bruit. Celui du sang qui afflue à ses tempes. Il s'est précipité vers la borne comme un gamin perdu dans les bras de sa mère. Il s'y plaque. Le ciment a gardé sa chaleur d'avant la brume, quand il n'y avait qu'un après-midi de juillet et que le soleil éclaboussait les Corbières d'une lumière brûlante...

Il ne sait pas comment ça s'est passé. Simplement, il s'est tout à coup retrouvé en train de courir sur la route de Sainte-Terre, la tête vide à force d'avoir peur de ce néant blafard, duquel tout pouvait à tout moment surgir.

-2-

Au-delà du panneau « *Sainte-Terre* », la brume se dispersait en rubans sinueux et diaprés, puis s'effaçait au soleil d'un après-midi finissant. Pourtant, en arrière de lui, c'était toujours ce même abîme blanchâtre dont il s'étonnait soudain de sortir intact.

Il haletait en débouchant sur une place vide, au milieu de laquelle l'eau coulait du dauphin de bronze d'une fontaine en pierre. C'était le premier bruit qu'il percevait depuis longtemps : le clapotement de l'eau.

Bien sûr, ces façades aux volets clos, plantées comme une toile peinte autour de la place déserte, l'intriguaient. Au plus fort de la chaleur estivale, il n'avait jamais vu une telle vacuité, même dans ces villages les plus reculés d'une montagne en train de mourir, qu'il avait souvent eu l'occasion de sillonner. Un décor de théâtre, en fait. Et il ne savait pas s'il était sur scène ou dans la salle.

Il a chaud. Il a tellement couru, talonné par les fantômes surgis d'une imagination dont il n'avait jamais soupçonné la richesse. L'eau. Comme un appel. Il s'est assis sur la margelle et il a mouillé ses mains. Puis son visage. L'eau est glacée, descend tout droit de la montagne. Alors il boit et colle ses lèvres sur les lèvres du dauphin de bronze. Il sait qu'on ne doit pas boire quand on a couru par cette

chaleur, mais il a soif. Tellement soif, qu'il lui semble qu'aucune fontaine n'étanchera jamais sa bouche.

Et soudain, il le voit. Un roquet, la queue basse, flairant une piste dans la poussière de la place, et qui passe sans le voir. Le bâtard se met à japper. Alors, il les voit, eux...

Ils sont quatre assis à la terrasse du café, sous la glycine. Des paysans, le béret vissé sur la tête, des faces rougeaudes. Ils le regardent, lèvent leur verre dans sa direction. « *Fait chaud !* » dit l'un. Et l'autre, soulevant la bouteille de pastis rigole à son intention : « *C'est meilleur ! Venez !* »

Pourquoi ne serait-il pas venu ? Et comme il traverse la place vers la terrasse de "*La Grappe d'Or*", il voit tous ces gens qui vaquent, les vieux qui prennent le frais sous les platanes. Il entend le bruissement des feuilles, le souffle puissant de la Tramontane.

Pourtant... Le soleil ? La peur ? Il est sûr de n'avoir vu personne en débouchant sur la place.

Il se sera trompé. Il avait soif et n'a vu que la fontaine. Ces gens ont dû le prendre pour un demeuré. Il s'assied sur la chaise qu'a avancée vers lui l'un des quatre types. Son verre est déjà rempli. Il lape son pastis sous leurs yeux rigolards. Il explique que c'est à cause de la brume. Celui qui l'a interpellé s'esclaffe : "*Qué brume ? Ça se voit qu'en hiver, ici...*"

Déjà, il n'est plus très sûr de ce qu'il a vu. Il cherche sa voiture des yeux : il est peut-être venu jusqu'ici en voiture, troublé par une insolation... Il avait si chaud en quittant Carcassonne. Rien. Les façades de la place se referment comme une arène. Il ne sait plus pourquoi il est venu, ni ce qu'il fait là.

Il sait seulement qu'il ferait mieux de trouver tout de suite une chambre, de dormir jusqu'au lendemain, et qu'il sera, alors, toujours temps d'aviser. Ça tombe bien : "*La Grappe d'Or*" est aussi un hôtel. La plaque Michelin lui donne une étoile.

Une étoile 1937. Putain ! Bibendum ne traîne pas souvent dans le coin !

Il prend congé des quatre types après leur avoir rendu leur tournée, et se présente à la réception. Bibendum est là, derrière le comptoir, version femelle, face de lune gonflée de graisse derrière de petites lunettes rondes. Une chambre ? Mais comment donc ! L'hôtel est vide, alors, il n'a que l'embarras des chambres. Même la noce ne le remplira pas, ce soir !

La matrone descend de son tabouret. Il cherche des yeux les palans qui lui permettront d'y remonter. Elle prend une clé au tableau, contourne le comptoir et le précède dans l'escalier en ahanant. Elle est toute petite, fiché sur deux jambes minuscules arquées sous l'énorme poids de sa ventripotence. Monter l'escalier relève de l'exploit. Elle souffle sur la dernière marche, s'éponge le front avec le pan de son tablier, ouvre une porte marquée "*Privé*", lui dit que ce soir, il y aura bien un peu de bruit, à cause de la noce, "*surtout que les mariés couchent dans la chambre voisine !*" Normal : c'est sa nièce qui se marie "*avé le drôle de chez Cavagnasse, celui que sa grand-mère, elle tient le tabac, de l'autre côté de la place*".

La chambre est grande, fraîche, avec un mobilier suranné, une tapisserie dont les grands ramages étaient déjà vicillots, lorsqu'on a cloué sur la façade l'étoile 1937. Il regarde par la fenêtre. La place est

bien là, avec sa fontaine, les buveurs sous la glycine. De l'autre côté, dans l'ombre d'une arcade, une carotte réglementaire pour signaler que la vieille Cavagnasse vend le tabac et le papier timbré de la République.

Elle le laisse sur un grand sourire et s'éclipse. Il tombe couché sur le dessus de lit en nid d'abeille, trop harassé pour prêter attention à cette odeur de rance qui suinte à présent de l'atmosphère même de la chambre. Pas de bagages pour se changer, et cette chemise que la peur lui a collée à la peau.

-3-

Il a dû dormir, car lorsqu'il ouvre les yeux, le soleil a tourné et laissé les persiennes dans l'ombre. Sa montre est toujours arrêtée. Il se souvient : la voiture, la brume, la route, Sainte-Terre... Un filet de musique monte à lui, venu d'en bas. Et des voix, nombreuses.

La noce...

Il descend. Il doit téléphoner.

La patronne est toujours derrière son comptoir. Elle supervise le ballet des serveuses qui traversent le vestibule, les unes chargées de plats aux fumets délicieux, les autres s'en retournant avec des piles oscillantes de vaisselle salie. Tout ce petit monde agité et rubicond va et vient de la cuisine à la grande salle, où une centaine de personnes lèvent leurs verres à la fécondité des mariés, tandis que les enfants galopent en tous sens.

Il demande timidement s'il peut manger et la patronne lui dit en riant qu'on lui a gardé une place à la grande table des mariés. Quoi ! Il ne va pas manger à l'écart, quand tout le village est là ! Il se récuse : il doit téléphoner. Pas possible ! A cause des événements, les lignes sont coupées depuis la veille. Quels événements ? Elle le pousse dans la salle sans l'écouter davantage, et le voilà tout à coup happé par le bruit, les rires, les mains qui se tendent et le guident vers une place restée libre, juste en face des mariés. Plus exactement de la mariée, une belle jeune fille aux yeux de vierge sulpicienne, qui rougit de lui sourire. Et lui regarde la petite croix d'or qui brille et frémit au creux de ses seins.

Il est comme Lancelot au Château Aventureux : de toutes les assiettes où des croûtons aillés surnagent dans une épaisse sauce au vin, la sienne est la seule vide, et la blancheur immaculée du disque de faïence ressemble à une injure. Et comme personne ne le connaît, nul ne prête attention à son désarroi. Sauf la mariée qui, dans le brouhaha général se met debout, chuchote un mot à sa tante, laquelle lève aussitôt ses petits bras grassouillets au ciel et houspille une serveuse. On dépose bientôt devant lui une énorme portion de ris en sauce. Il dit merci et la jeune vierge rougit de plus belle en rajustant son voile de tulle sur son front moite.

Quant au marié, le "*drôle de chez Cavagnasse*", pour n'être pas en reste, il sert un verre de fitou qui dégorge amplement sur la nappe. Rouge sur blanc. Comme du sang. La vierge rougit : comme du sang sur les draps de ses noces...

Et la vieille Cavagnasse qui lève son verre et se met à chanter, à en cracher son râtelier, un hymne paillard dans un patois expressif et rocailleux. La mariée cache le bas de son visage derrière son bouquet de fleurs d'oranger et remercie le Ciel que l'Étranger ne comprenne pas le patois.

L'Étranger, il pense à sa voiture, au bord de la route, à la nuit complètement tombée, à ces gens qui l'ont adopté sans le connaître... Ces gens drôlement habillés, comme Grand-Père sur les photos d'avant la guerre.

La nourriture, trop lourde, les vins, trop capiteux, la chaleur de cette soirée de juillet sans un souffle d'air, les odeurs de la sueur des autres, de leurs parfums trop lourds, un peu désuets : il se lève et, discrètement, s'en va trouver refuge sous la glycine où il a bu son premier pastis à Sainte-Terre. Le village semble endormi : tout le monde est à la noce a dit l'hôtesse.

Au loin, la lune qui se lève découpe les montagnes sur un ciel parfaitement lisse.

Une étoile filante. Un vœu. Dormir et partir.

La musique, maintenant. Plus forte. Trois accordéonistes sur une estrade qui jouent des javas, et tout le bon peuple de Sainte-Terre échauffé par le fitou, les fricassées et les sauces, qui se trémousse sous le regard étonné et plein de commisération des plus vieux, lesquels semblent dire que, de leur temps, on s'amusait autrement.

Bizarre, comme tout ça fait démodé. Il a l'impression que se déroule devant lui la noce de ses parents ou, même, de ses grands-parents. La mariée est belle dans sa robe blanche dont la traîne virevolte. Et le marié la presse contre lui, les yeux pleins de ces formes généreuses et saines que ses mains pétriront tout à l'heure dans la folie de l'amour...

Finalement, après s'être passé la tête sous le dauphin de bronze, il est remonté dans sa chambre. Il ouvre tout grand les persiennes. L'odeur de la glycine monte jusqu'à lui, mêlée à celles, un peu grasses, des cuisines, et aux rumeurs de cette bacchanale paysanne. Dormir, vraiment ?

Il s'allonge malgré tout sur la courtepointe en nid d'abeille et il attend que les bruits s'éteignent avec le petit jour, quand chacun rentrera chez soi, évoquant à mots couverts, avec des ricanements de mâles, le "*drôle de chez Cavagnasse*" qui a bien de la chance, cette nuit avec sa petite vierge aux seins chauds et aux hanches rebondies...

Justement, on chuchote sur le palier. Les mariés ont fui la noce. Ils entrent dans la chambre voisine. Les cloisons sont si minces qu'il entend tout ce que murmure le marié à sa rougissante épouse. Le craquement d'un lit. Il enfouit sa tête sous l'oreiller, honteux d'être le témoin de leurs ébats, mais aussi de ce désir qui, à son tour, lui tiraille le bas-ventre. Si fort que, pour la première fois depuis des années,

il empoigne son sexe à pleine main...

Et le bruit, toujours le bruit. Les accordéons qui chantent. Les planchers qui vibrent. Tout le peuple de Sainte-Terre, ivre de vin et de chaleur, se déchaîne. Et le lit nuptial qui craque, qui craque, comme un radeau de planches sur un torrent infernal.

Et lorsque soudain, dans un râle, sa propre main se couvre d'humidité douce et chaude, il entend, comme un écho, le gémissement de la mariée, le lit qui craque une dernière fois et le cri attendri du "*drôle de chez Cavagnasse*", dont la petite paysanne devient à cet instant la femme pour le meilleur et pour le pire. Et, à les entendre glousser, leurs nuits ne seront pas ce qu'il y aura de pire.

-4-

Puis, le silence.

Un silence soudain si oppressant qu'il lève la tête de l'oreiller pour s'assurer qu'il ne dort pas.

La musique s'est tue et un long murmure plein d'étonnement monte de la terrasse, en même temps que se répandent sur la place d'absurdes cliquetis de moteurs et des cris gutturaux beuglant d'incompréhensibles commandements. Il se rajuste et s'avance vers la fenêtre, prenant bien soin de demeurer dans l'ombre.

Ce pourrait être un film que l'on tourne cette nuit à Sainte-Terre. Mais où sont les caméras, les projecteurs, les techniciens ? Les figurants ont envahi la place avec leur matériel, ces autochenilles, ces camions bâchés ornés des mêmes insignes rouge blanc noir qui fleurissent dans les films qu'un interminable après-guerre déroule depuis soixante ans sur les écrans. Des figurants qui se prennent tellement au sérieux qu'il ont tôt fait de rassembler, à grands coups de crosse, les invités de la noce au milieu de la place, juste à côté de la fontaine.

Tous. Un groupe compact d'hommes endimanchés en chemises blanches – seuls les vieux ont gardé leurs gilets – et de femmes éberluées, les serveuses au premier rang, un torchon à la main, les accordéonistes, l'instrument sur le ventre, coupés dans leur dernière mélodie. Jusqu'aux enfants, surpris au milieu de leurs jeux, jusqu'à ce petit garçon qui tient son nounours par l'oreille.

Descendant de sa voiture avec une lenteur étudiée et royale, un stick sous le bras, la casquette impeccablement droite, l'officier en habit noir demande dans un pur français de "*gymnasium*" hanovrien, ce que l'on fête à Sainte-Terre.

Personne ne répond, comme s'ils ne savaient plus pourquoi ils sont venus danser et boire. Sur un imperceptible signe de l'officier, pressé de délier les langues, un homme criblé de balles le drapeau tricolore qui pend au balcon de la mairie, et tournant sur lui-même arrose toutes les façades de la place.

Les éclats de verre volent un peu partout, tandis que s'écrasent les pots de géraniums. Le peuple de Sainte-Terre, terrifié, resserre les rangs et l'odeur de sa peur monte par dessus la glycine.

La glace de l'armoire a éclaté. Un bout de verre a traversé la pièce et lui a entaillé le front. Il tire à lui la courtepointe et s'éponge le visage. A son tour, la peur l'envahit. Pire que sur la route, au milieu de la brume : là-bas, c'était rationnel. Ici, tous ses sens surexcités franchissent au grand galop le seuil de la déraison.

A côté, les mariés se tiennent cois. Il les imagine, serrés l'un contre l'autre, derrière les persiennes de la chambre nuptiale. Il perçoit leur souffle rauque. Il sait qu'ils ont peur. Comme lui. Parce qu'il est en train de comprendre que ce n'est pas un film.

L'officier a posé sa question une seconde fois. Un homme est sorti du rang et a parlé du mariage. C'est le maire. L'officier lui a demandé où étaient les mariés, mais il s'est tu, terrassé par le sentiment d'en avoir déjà trop dit. La tante hôtelière s'est avancée à son tour, mais avant qu'elle n'ait parlé, la vieille Cavagnasse lui a crié de se taire et s'en est allée vers l'officier, lui jetant à la figure son plus jeune fils, tombé dans les Ardennes en 39, et le mari gazé au Chemin des Dames qui a mis dix ans à mourir en crachant ses poumons au soleil. L'officier l'a écoutée en souriant. Point n'était besoin de comprendre l'occitan, le ton et les gestes imagés parlaient d'eux-mêmes. Comme on prend une mouche à revers, le stick a fendu l'air et déchiré la joue de la vieille. Hurlement de la Cavagnasse incrédule qui a reculé jusqu'au maire.

Alors, il a fallu que ce petit crétin de marié se mette à gueuler des insanités sur les Boches ! Un coq en furie, dressé sur ses ergots, au bord du balcon de la chambre nuptiale. Ils ont tous levé la tête, les uns avec effroi, les autres avec soulagement, parce qu'ainsi, le cauchemar allait prendre fin. C'était marqué dans les yeux trop pâles de cet impeccable officier : après tout, les Crétois aussi livraient leurs vierges au Minotaure, histoire d'avoir la paix chez soi.

Tous regardent les deux gamins à la fenêtre ; lui torse nu dans son pantalon du dimanche, elle dans sa robe de mariée qu'ils n'avaient pas eu la patience d'enlever.

L'officier a encore souri, montrant ses belles dents blanches de seigneur de la guerre et il a fait un signe. Trois soldats se sont engouffrés dans l'hôtel, le fusil à la main, comme s'ils se disputaient l'honneur de satisfaire les appétits du Minotaure.

Il a entendu leurs pas lourds et précipités, leurs hurlements joyeux et égrillards dans cette langue qu'il a désapprise depuis le collège, et leurs coups de crosse sur la porte. Les cris de la petite mariée lorsqu'ils se sont emparés d'elle. Et le jeune coq qui voulait la défendre, qui n'avait pas compris qu'il aurait suffi de se taire, de regarder, d'attendre...

Il y a eu comme un bruit mat et mou d'os écrasé. Alors, ils l'ont pris, l'un par les bras, l'autre par les pieds.

Il a vu le corps tournoyer un instant dans l'air, puis s'écraser sur le pavage de la petite place, et le cri strident de la mariée a couvert son propre cri.

La forme demi nue ne bougeait plus et des sillons rouges coulaient de son nez et de sa bouche, se faufilaient entre les pavés pour se mêler, un peu plus loin, à l'eau qui déborde de la fontaine et qui portera jusqu'à la rivière, jusqu'à la mer, la marque rouge des vainqueurs.

Sainte-Terre n'a rien dit et a fermé les yeux.

Sainte-Terre a compris qu'il lui fallait attendre en silence. Alors, chacun rentrerait chez soi. Mais la vieille Cavagnasse, elle, comme son petit-fils, n'a rien compris à rien. Elle s'arrache aux bras du maire, se précipite sur le corps disloqué de son "*drôle*", le relève dans ses bras et sanglote des hurlements hagards et discordants, auxquels met fin, sur un geste impatienté de l'officier, un soldat vert-de-gris d'un coup unique de pistolet.

La cervelle a giclé sur le dauphin de bronze et, lentement, à jamais, la vieille s'est couchée sur le corps de son petit.

La mariée, dans sa robe blanche à présent déchirée, est poussée sur la place. Sans doute ne voit-elle rien de ce qu'elle devrait voir. Sinon elle tomberait, morte. L'un des soldats a planté le bouquet de fleurs d'oranger au bout de sa baïonnette. L'officier s'approche et pétrit dans sa main ses seins ronds et fermes, auxquels tout Sainte-Terre rêvait en ce début de nuit, et dont le "*drôle*" garde un peu de la tiédeur au bout de ses doigts morts. Il arrache la petite croix d'or et la lance à un soldat reconnaissant.

Un cri. C'est l'officier. La folle l'a mordu. Elle se débat, se dégage, s'enfuit à l'intérieur de l'hôtel. Maintenant, l'officier ne sourit plus du tout, lorsqu'il ordonne qu'on lui ramène la jeune épousée. Sainte-Terre baisse la tête : c'est pécher que regarder le Minotaure dans les yeux et lui faire sentir qu'il n'est qu'une créature plus pitoyable qu'une autre.

Il l'entend haleter contre l'huis, supplier qu'on lui ouvre. Un instant, il a la tentation d'entrebâiller la porte, de recueillir dans ses bras le petit corps éperdu et si doux. Mais il y a ces bottes qui gravissent l'escalier, cassant tout au passage. Et les cris de la petite mariée qu'on ramène de force sur la place.

Il se bouche les oreilles. Il rêve. Sans doute, il rêve. Un rêve de sang et de stupre.

Ils ont renversé la petite mariée sur la margelle de la fontaine. Ses jupes sont relevées, montrant son ventre blanc, la toison noire de son sexe. Ils sont trois, à la tenir, tandis que l'officier la pénètre d'un coup de reins. Un fusil braqué sur lui, l'un des accordéonistes joue une polka de Strauss. Elle ne crie pas, la petite mariée. Elle est au-delà des cris. Son corps seul est resté vivant et offre ses tressaillements désordonnés à l'homme de ses noces mortelles. Et l'officier râle à son tour, mêlant sa semence à celle du "*drôle*" dont les yeux morts fixent la scène. Et comme il jouit, il bascule le buste de la mariée sous l'eau de la fontaine et l'y maintient le temps qu'il faut. Le temps que l'accordéoniste achève sa polka sur un tempo de marche funèbre. A la dernière note, la baïonnette du soldat crève le soufflet et lui ouvre le

ventre. Le musicien tombe à genoux ; l'accordéon devenu muet retient encore ses tripes.

Lorsque l'officier se rajuste, ses hommes ont cessé de tenir cette poupée humide et cassée dont le ventre obscène répand sur ses cuisses un ruisseau épais de foutre et de sang, tandis que son visage ophélien flotte entre deux eaux.

Il aimerait crier et s'éveiller de ce cauchemar sanglant, mais sa gorge est trop sèche pour laisser passer même un murmure. Comme Sainte-Terre, il est hagard. Comme Sainte-Terre, il en a trop vu.

Et parce que Sainte-Terre en a trop vu, en cette nuit qui consomme la débâcle du Grand Reich de Mille Ans, l'officier recule. Alors il fait un signe au soldat qui tient la noce en respect au bout de sa mitrailleuse.

Sans un cri, ils tombent tous, tandis que les balles crépitent, ricochent sur les pavés, les façades, brisant tout ce qui peut l'être, vies, objets.

Tous. Hommes, femmes, enfants, dont la lâcheté a fait baisser les yeux pendant les épousailles barbares de l'officier blond et de la petite mariée. Des corps emmêlés, coulent des rigoles de sang qui viennent, comme une offrande, s'épaissir sous la margelle où gît l'épousée.

Les rêves n'ont pas d'odeurs. Pourtant, celui-ci est rempli de l'odeur de la poudre, de remugles d'abattoir, au-dessus desquels, flotte, tenace, le fumet des marmites où, au fond des cuisines, mitonneront jusqu'à la fin des temps ces ragoûts et fricassées qui ont valu à la "*Grappe d'Or*" son étoile Michelin 1937.

Il est tapi contre le mur, ivre des parfums de l'enfer, luttant pour ne pas s'effondrer et mourir de honte et de remords. Il n'a même pas mal, là où saigne son front. Ses yeux s'embuent de rouge.

L'officier a de nouveau gueulé ses ordres. La mitrailleuse s'est tue. La soldatesque s'est embarquée dans ses camions et en quelques secondes, la place est déserte et silencieuse, à l'exception du crachotis du dauphin de bronze. Pas même un râle. Sainte-Terre n'agonise pas. Sainte-Terre est morte...

Puis, peu à peu, ce sont les chiens qui hurlent à la mort au fond des cours ténébreuses.

Il n'a jamais su combien de temps il était resté dans la chambre. Seulement, lorsqu'il est descendu, le ciel virait à l'aube. Il a enjambé les corps de ces hommes qui, la veille, lui avaient offert un pastis. Ils étaient là, pêle-mêle sous la glycine, comme après une partie de manille trop arrosée. Des trous ronds et rouges sur le visage, sur la poitrine, et cet air presque étonné des gens qui, jusqu'au bout, n'y croiront pas. L'hôtesse, roidie par la mort, affalée sur le cul, comme écrasée par son propre poids, un trou unique au milieu du front tient la main d'un petit garçon aux yeux mi-clos ; le nounours est à quelques mètres de là et sa peluche vire peu à peu à l'écarlate.

Et tout ce sang qui colle à ses chaussures, lui fait perdre l'équilibre, se retenir à la petite mariée dont le visage, sous la secousse qu'il imprime au corps instable, sort un instant de l'eau et semble le fixer, interminablement, avant de retomber, dans un plouf grotesque et nauséux.

Il a couru, longtemps, longtemps, à travers la brume matinale. Jusqu'à tomber sur cette route de hasard, où sa voiture l'attend depuis la veille. Une route soudain sans brouillard, vide, caressée par les premiers rayons du soleil dont le disque jaune point au-dessus des montagnes. Il a démarré brutalement et la voiture a bondi sur l'asphalte, écornant au passage la vieille borne directionnelle, don de Michelin...

Il était trop fatigué par une nuit sans sommeil et sa tête était trop pleine de la petite mariée rougissante sous son bouquet de fleurs d'oranger pour apercevoir ce panneau terni sur le bord de la route :

ICI S'ÉLEVAIT « SAINTE-TERRE »
 VILLAGE MARTYR
 DONT TOUS LES HABITANTS FURENT MASSACRÉS
 PAR LA DIVISION S.S. « WOTAN »
 LA NUIT DU 29 JUILLET 1944
 PASSANT, RECUEILLE-TOI !
 (DON DE MICHELIN 1964)

Il n'est jamais arrivé à Carcassonne. On a retrouvé sa voiture dans un ravin tout près de là, et le rapport de gendarmerie a conclu : *"Conduite en état d'ébriété ayant généré somnolence et perte de contrôle du véhicule"*.

Sur la foi de quoi, l'affaire a été classée.

FIN